

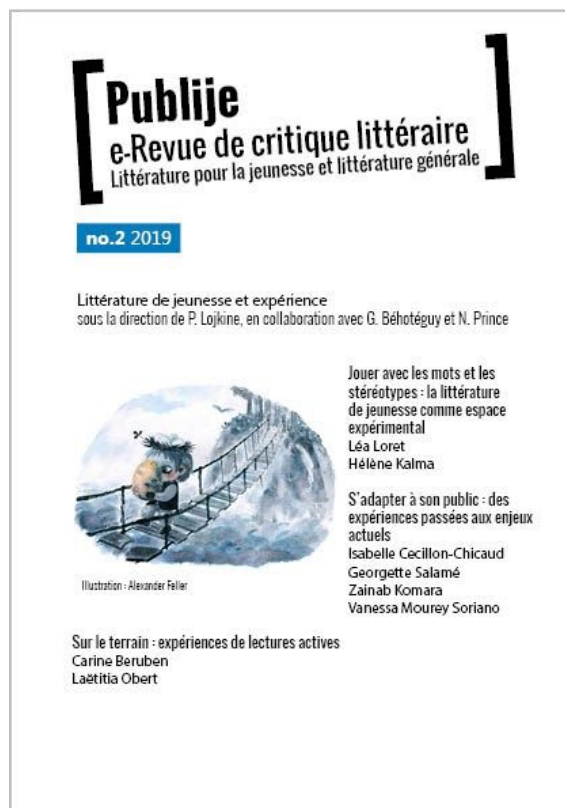


2019-n°2

P. Lojkine, G. Béhotéguy et N. Prince (dir.), *Littérature de jeunesse et expérience*

La Semaine de Suzette et le défi de l'adaptation au monde moderne

Isabelle CECILLON-CHICAUD (Master LIJE – Le Mans Université)



Cette œuvre est mise à disposition selon les termes de la Licence Creative Commons Attribution – Pas d'Utilisation Commerciale – Pas de Modification 4.0 International

Résumé

De l'audace éditoriale de ses premières années à la permanence de sa dernière décennie, d'expériences nouvelles en expérimentations vaines et tardives, *La Semaine de Suzette* raconte la connexion puis l'inadéquation aux évolutions de la première moitié du XXe siècle, une époque de changements majeurs. Reflet et miroir de la société, genre « au contact » du monde, la presse doit être caisse de résonance aussi bien que force d'anticipation. Hardiesse, capacité à sentir son époque : *La Semaine de Suzette* des premiers temps a fait vivre à de très nombreuses jeunes filles l'expérience d'une lecture tout à la fois intime et partagée, dans laquelle les héroïnes leur permettaient d'imaginer un avenir de liberté, et une place nouvelle. Comptant sur la sécurité d'une expérience éditoriale acquise en plusieurs décennies, elle a ensuite proposé de tardives et vaines innovations, et pris conscience avec retard des mouvements de son lectorat et de la société toute entière. L'histoire de *La Semaine de Suzette* embrasse alors tous les possibles du terme « expérience » : lien entre imaginaire et concret, vécu et transmission, savoir et découverte, tentative et échec.

Mots clés

La Semaine de Suzette, Gautier-Languereau, éducation des filles, moralité, histoire de la presse enfantine, modernité.

Abstract

From the editorial boldness of its early years to the stagnation of its last decade, from an innovative experience to pointless and late experiments, *La Semaine de Suzette* bears witness to a connection followed by an inadequacy to the evolution of the first half of the twentieth century, an era of major changes. A reflection and a mirror of the society, a genre "in touch" with the world, the vocation of the press is to be a soundbox as well as a driving force anticipating changes. Thanks to its boldness and its capacity to remain relevant, *La Semaine de Suzette* in its early stages allowed a very large number of young girls to have a reading experience all at once private and shared, with heroines that would open before them a future of freedom, and a new place in society. Relying on the security of their several decades-long editorial experience, they then put forward late and pointless innovations, and were a few steps behind when they became aware of the evolution of their readership and of society as a whole. The history of *La Semaine de Suzette* hence embraces all the realities of the word "experience": the links between the imaginary and the concrete, first-hand and "inherited" experiences, knowledge and discovery, attempts and failures.

Key words

La Semaine de Suzette, Gautier-Languereau, girls'education, morality, children's press history, modernity.

Introduction

Si, dans son acception la plus large, l'expérience est tentative nouvelle, esprit de conquête, chemin inexploré, elle reflète bien alors *La Semaine de Suzette* des premières années. Revue illustrée qui a traversé la première moitié du XX^e siècle de sa parution en février 1905 à sa disparition en août 1960, *La Semaine de Suzette* a en effet fait imaginer, rire, voyager, réfléchir, jouer, créer des générations de petites filles, dont les dernières représentantes peuvent encore témoigner aujourd'hui. Ce journal proposé par les éditions Gautier-Languereau peut apparaître aujourd'hui comme la trace désuète d'une époque révolue, ouvrage classique plus qu'audacieux ; et pourtant il offre à ses débuts une proposition nouvelle à ses jeunes lectrices. Les choix éditoriaux des premières années sont en effet assez novateurs : la petite fille y fait l'expérience d'être considérée, comme lectrice bien sûr, mais aussi comme être complet dont il faut toucher l'intelligence et l'esprit pratique. La revue rencontre ainsi un vif succès, fondé sur la qualité de ses récits à suivre et historiettes illustrées, les conseils avisés de la rédactrice en chef, les travaux manuels proposés, la mise en relation des « Suzettes », et surtout sur son contenu général, largement illustré, dont l'aspect ludique côtoie l'apport éducatif et instructif. Elle a ensuite fermement tenu ce fil rouge, tout en tentant de s'adapter à une société et à un public mouvants, en des temps parfois heurtés.

Malgré tout, les mutations très profondes de la société obligeront le magazine à revoir contenu, messages et forme. Des évolutions seront perceptibles durant les dix dernières années de parution mais, de façon à la fois prévisible – car la plupart des revues pour fillettes disparaîtront entre 1960 et 1965 – et assez abrupte, le journal cessera de paraître en 1960, laissant les jeunes lectrices se tourner vers d'autres titres de la presse jeunesse, *Le Journal de Mickey*¹ en particulier.

« Le journal que l'on croyait éternel disparaît, victime des changements de notre société »², « La maison Gautier et Languereau ne modernisera pas son journal »³, « Ce journal disparu en 1960 de sa belle mort »⁴.

Difficulté d'adaptation, fin programmée, avènement inexorable ? La mort de la revue s'explique certainement par des raisons intrinsèques – choix éditoriaux inadaptés, fidélité figée à son identité première – autant que par des causes extérieures – évolutions majeures de la société, ouverture au monde et aux nouveaux médias. Ce qui a initialement constitué sa force a paru, en d'autres temps, cause de son affaiblissement.

D'expériences fructueuses en expérimentations manquées, de fraîcheur des débuts à stagnation d'un journal trop assuré de l'expérience acquise, c'est cette polysémie du mot « expérience » que nous nous proposons d'explorer, en suivant la revue *La Semaine de Suzette* de sa

¹ Publication lancée par WINKLER P., fondateur de l'agence Opera Mundi.

² www.infopoupees.com

³ <http://odysseedesjouets.e-monsite.com>

⁴ COUDERC M-A., *La Semaine de Suzette, Histoire de filles*, CNRS Editions, 2005, p. 14.

genèse à son déclin⁵, de ses innovations fructueuses à ses vaines tentatives, du point de vue de sa conception comme de sa réception.

La Semaine de Suzette en 1905 : recette d'un succès

Marie-Anne Couderc, dans son étude de référence⁶, « rappelle combien l'option des éditeurs [Gauthier-Languereau] était novatrice »⁷. Si la très grande proximité de cette auteure avec l'objet de son étude induit parfois des propos guidés davantage par l'affect que par une pensée objective, si la façon dont elle dépeint un lectorat policé, catholique, bourgeois et bien-pensant peut passer pour caricatural, son étude minutieuse de la revue permet de dessiner une politique éditoriale pionnière, soucieuse de la réalité et du devenir de sa jeune lectrice. Par le choix d'une cible jusque-là délaissée, par l'ouverture et les liens qu'elle permet, par les innovations artistiques qu'elle propose, par sa volonté d'instruire tout en distrayant et expérimentant, *la Semaine de Suzette* offre à ses débuts une expérience de lecture tout à fait originale.

Vers de jeunes lectrices

D'après l'inventaire des journaux d'enfants présenté par A. Fourment en annexe de son ouvrage⁸, six nouvelles revues paraissent pour la seule année 1904⁹, toutes d'obédience laïque. La maison Gautier-Languereau comble alors – en s'adressant à un public féminin de sensibilité catholique et en centrant sa parution sur la fiction romanesque et le divertissement¹⁰ – une lacune par la parution de sa nouvelle revue *La Semaine de Suzette* en 1905. Elle affiche ainsi sa volonté de conquête d'un lectorat nouveau, son désir d'une publication de qualité¹¹ destinée à toutes les petites filles, de 7 à 12 ans. Seule une parution sera une concurrente directe : *La Poupée Modèle*, qui paraîtra jusqu'en 1924. Si le journal « qui tire assez vite à 100 000 exemplaires » paraît socialement assez marqué, il « semble atteindre toutes les couches de la population »¹². En effet, le coût du magazine n'est pas discriminant : il est en 1905 de 10 centimes¹³, l'abonnement annuel de 6 francs – soit une somme modique puisque trois fois inférieure au kilo de pain à la même époque ! La maison fait donc le pari de proposer aux petites filles une publication accessible, et complète. Notons, dès les premières années, la richesse et la variété des rubriques, dont toutes se retrouvent dans les revues actuelles pour enfants : histoires, jeux,

⁵ En nous basant principalement sur l'étude de la dernière décennie de parution, soit des années 1950 à 1960.

⁶ COUDERC M-A., *La Semaine de Suzette...*, *op. cit.*

⁷ MUNDSCHAU L., « Marie-Anne Couderc, La Semaine de Suzette. Histoires de filles ». <http://quiestionnsdecodemunicatiorrevues.org>

⁸ FOURMENT A., *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants (1768-1988)*, Edition Eole, 1987, p. 420.

⁹ L'Épatant, les Belles Images, La Jeunesse Moderne, Le jeudi de la Jeunesse, l'illustré pour la Jeunesse et la famille, les Images pour rire, Le Petit journal illustré pour la Jeunesse.

¹⁰ Ceci tranche « avec les textes moralisants jusque-là proposés aux enfants » (MUNDSCHAU L., *op. cit.*)

¹¹ « Dans une langue et des illustrations choisies avec soin », *ibid.*

¹² MARCOIN F., « Trois journaux « catholiques » », in CREPIN T. et HACHE-BISSETTE F. (dir.), *Les presses enfantines chrétiennes au XX^e siècle*, Artois presses université, Arras, p. 72.

¹³ A titre indicatif, le salaire moyen d'un manoeuvre est d'environ 1000 francs par an en 1900, le salaire horaire de 0.30 francs, et un kilo de pain vaut 0.38 centimes.

travaux manuels, correspondance, large place de l'image – toute l'intelligence et la curiosité de la jeune lectrice est ici convoquée. L'éditorial du premier numéro exprime d'ailleurs cette volonté :

Si l'on a multiplié les feuilles amusantes à l'usage des petits garçons, on n'avait encore jamais publié aucun journal qui répondit au tour d'imagination et besoins d'esprit de leurs sœurs¹⁴.

La lectrice de *La Semaine de Suzette* est donc vue à la fois comme une petite créature à formater, une jeune fille dont les manières en feront une épouse et une mère accomplies ; et en même temps comme un être pensant, dont il faut stimuler la réflexion et l'imagination¹⁵ et qui mérite, malgré sa position de quasi-infériorité sociale, une publication spécifique. Par le biais des fictions, la jeune lectrice peut se rêver quelques instants libre et apte à faire seule ses propres expériences d'aventure et d'autonomie.

Un entretien avec des lectrices de la revue, désormais âgées, permet de mesurer l'attrait qu'offrait alors la lecture de *La Semaine de Suzette* :

Nous nous asseyions sur la carpette, au pied du lit, nous prenions chacune une *Semaine de Suzette*, et nous lisions. Ce que nous aimions surtout, c'étaient les histoires. ; *La Semaine de Suzette*, c'était comme mon trésor : elle n'était qu'à moi, je la lisais et la relisais.

Chacune redit à sa manière cette expérience particulière de lecture, faite d'impatience, de plaisir et d'intimité. Nous rejoignons ici « la première définition de l'expérience », et qui « désigne « le fait d'éprouver quelque chose comme un élargissement ou un enrichissement »¹⁶. Cette expérience, comme l'expriment les jeunes lectrices d'alors,

se vit de façon singulière, elle est même l'occasion privilégiée de mise à l'épreuve de la singularité de l'individu. On peut témoigner d'une expérience, mais on ne la fera pas vivre par procuration¹⁷.

Si la lecture est par essence expérience intime, elle sera également par *La Semaine de Suzette* le vecteur de liens forts, écrits et vécus.

L'expérience d'une communauté de lecteurs

Je souhaite qu'une vraie correspondance s'engage entre nous, qu'elle devienne un cœur-à-cœur de vous à moi [...], nous aurons ainsi la douce illusion de nous connaître¹⁸.

Tante Jacqueline redit en 1949 le lien particulier qui s'établit entre la jeune lectrice et la rédaction. Lien presque familial par la rédactrice qui devient « tante » et par les lectrices appelées « nièces » : il s'agit là d'appartenir à la « grande famille »¹⁹ des lectrices de *La Semaine de Suzette*. Un

¹⁴ *La Semaine de Suzette*, 2 février 1905, n°1, p. 2, cité par COUDERC M-A., *La Semaine de Suzette...*, op. cit., p. 22.

¹⁵ En effet, la très large part accordée au roman dans la revue va en ce sens.

¹⁶ Définition du terme « expérience », selon le Petit Robert, citée par BRILANT-RANOÛ N., *L'expérience littéraire : création, lecture et transmission ?* https://remue.net/IMG/pdf/13_Brillant_Rannou.pdf

¹⁷ *Ibid.*

¹⁸ *La semaine de Suzette*, « Lettre d'une Tante », 1949, p. 286.

¹⁹ Termes employés par GIRAUD M. dans une « Lettre d'une Tante », 1939, p. 102.

insigne manifeste d'ailleurs cette appartenance à partir de 1939, et après la seconde guerre mondiale, outre la possibilité d'appartenance à des « clubs », des rencontres sont proposées rue Jacob²⁰ autour de Tante Jacqueline. Par la rubrique très active du « courrier des lectrices » et par les mises en relation proposées par la rédaction, la petite Suzette fait l'expérience d'une parole entendue et partagée. Ainsi s'instaure[nt] un dialogue, non seulement entre l'enfant et le texte, mais aussi dans la relation triangulaire texte/lecteur enfant/lecteur adulte, laissant entrevoir de nouveaux rapports au sein d'une communauté de lecteurs. La parole est dès lors au cœur de l'expérience littéraire²¹.

La clé de voûte de cette communication triangulaire est sans aucun doute la présence expérimentée, encourageante et exigeante de la rédactrice en chef²². La rubrique « lettre d'une Tante », signature de la revue et présente du premier à l'avant-dernier numéro, en est l'illustration. Se plaçant dans la tradition du très féminin genre de la correspondance - largement entretenu par La Semaine de Suzette -, fondée sur l'expérience - qui est « épreuve dont on peut tirer une leçon de sagesse »²³ - d'une rédactrice apte à conseiller, elle présente des indications d'ordre moral, des invitations à devenir meilleures et à corriger sa nature parfois impulsive, paresseuse, blessante.... Pédagogues, les tantes illustrent leurs injonctions par des exemples légers, invitant chacune à améliorer le concret de son quotidien. Cette rubrique, de tonalité souvent moralisatrice, dit toutefois la volonté de succession d'une « instruction transmise par l'usage de la vie »²⁴. Ce même désir est à l'œuvre lorsque la revue multiplie les références culturelles²⁵ par le biais de ses histoires illustrées : la question de la propagation d'un savoir est au cœur de La Semaine de Suzette. Fédérant la communauté de lectrices, nourrissant et armant la jeune fille, se fondant sur la certitude que l'expérience et le savoir des uns fait la force des autres, cette transmission permet le passage de témoin d'une génération à une autre.

Une revue au contact du monde

Puisqu'ici il s'agit d'expérience et de formation, attachons-nous aux savoir-faire enseignés à la jeune lectrice par un magazine offrant un espace d'expérimentations et de découvertes sensibles du monde. La revue du mois d'août 1907 propose par exemple en pages 6 et 7 des jeux²⁶ et expériences - comment créer un jet d'eau avec une bouteille, comment retirer une pièce d'eau d'une assiette sans se mouiller les doigts -, le patron d'un peignoir de bain pour habiller la poupée Bleuette²⁷, et la confection des poussins en drap gonflé d'ouate. La treizième page, quant à elle, présente une rubrique s'intitulant

²⁰ 18 rue Jacob, Paris VI^e, siège de la rédaction.

²¹ GAIOTTI F., *Expériences de la parole dans la littérature de jeunesse contemporaine*, « Du droit de parler à l'expérience de la parole », <https://books.openedition.org/pur/39795>.

²² Dans l'ordre, la revue a eu pour rédactrices en chef Jacqueline Rivière (de 1905 à 1920), Tante Rolande - dont la rubrique est parfois signée du nom de la fille de Jacqueline Rivière, Suzanne -, Marguerite H. Giraud (de 1927 à 1949), puis tante Mireille (de 1950 à 1956) et une seconde tante Jacqueline pour les derniers numéros.

²³ Définition du mot « expérience », selon le CNRTL (Centre National de Ressources Textuelles et Lexicales).

²⁴ *Ibid.*

²⁵ Souvent vulgarisées, ces références (littéraires, historiques) se retrouvent aussi bien dans les premières revues que dans celles de la dernière décennie.

²⁶ Rubrique « Problèmes et récréations », *La Semaine de Suzette* du 8 août 1907, n°27.

²⁷ Offerte dès le premier numéro, contre abonnement à la revue (puis ensuite disponible à l'achat) cette poupée est devenue icône du magazine.

« *Petite Moisson* » : dans un registre quasi-scientifique et par une volonté clairement didactique, cet article propose un exposé très complet sur la montagne. S'en suit la brève histoire du voyage d'une goutte d'eau, afin d'expliquer la formation d'une source naturelle. Rappel sans doute de la « leçon de choses » dispensée en classe et « devenue dans les programmes français [...] le prélude de toutes les études expérimentales »²⁸. Le caractère parfois désordonné de cette rubrique offre à la lectrice une vision concrète du foisonnement extraordinaire du monde, et place son « je suis » dans le fouillis de l'expérience »²⁹. Ainsi la revue joint-elle sollicitations intellectuelles et concrètes, dans une grande variété de propositions.

Bécassine, vers l'expérience de la BD

Autre audace éditoriale, Bécassine a largement participé à la réussite de la revue – sa renommée dépasse d'ailleurs largement celle du journal qui l'a portée : de création, elle en est devenue la vitrine et reste le témoin du succès intemporel de *La Semaine de Suzette*.



Voir dans le prochain numéro : BÉCASSINE JOUE ESTHER
Suite de BÉCASSINE EN APPRENTISSAGE

Avec son dessin tout en rondeur et son caractère bonhomme, Bécassine, l'une des ancêtres de la bande-dessinée et l'un des premiers rôles féminins, « va connaître une gloire particulière et susciter

²⁸ Site internet de l'institut français de l'éducation (ifé). www.inrp.fr, « leçons de choses »

²⁹ SERGE M. et M.-C., *Quelle littérature pour la jeunesse ?* Éditions Klincksieck Paris, 2009, p. 128.

les exégèses les plus variées³⁰ ». Née d'une expérience hasardeuse³¹, Bécassine accompagne dès l'origine la revue. Caution divertissante du journal, s'adaptant à son temps, image de simplicité et de modernité, Bécassine est témoin des capacités de la rédaction à épouser l'époque avec humour. Par sa mise en page, elle contribue à dépoussiérer le genre dominant dans la presse enfantine, le récit en image dans la tradition d'Épinal. Les planches illustrées de Bécassine sont précurseurs de la BD, sans pour autant en adopter tous les codes : Pinchon n'utilise pas la bulle. Bécassine dit malgré tout l'audace de la rédaction, prête à proposer en figure de proue ce personnage naïf et léger et cette forme nouvelle par laquelle l'image prend le pas sur le texte. Ironie du sort, *La Semaine de Suzette* présente par-là, et dès le début du siècle, un art qui participera largement à son déclin.

Ainsi, ce qui a fait le caractère novateur de la revue : sa cible jeune et féminine, sa cohésion autour de valeurs morales fortes, sa dimension communautaire, sa partition entre tradition patrimoniale et modernité, sera finalement cause de son déclin. Soit que l'évolution de la société rende obsolète le cœur de cible de la revue et la communauté qu'elle crée, soit que la revue soit dépassée par la concurrence – qui développe exclusivement parfois l'aspect ludique, exploite bien davantage la bande-dessinée et la photographie, puise son inspiration dans l'actualité – elle vit des années 1950 à 1960 un déclin progressif, dont nous proposerons ici quelques explications.

De l'audace à la permanence

Au milieu des années 1930, « L'américanisation a touché brutalement la presse enfantine [...] par un investissement massif de bandes dessinées américaines »³². Les deux acteurs principaux de cette mise sur le marché de nouveaux illustrés furent Paul Winkler³³ et Cino del Duca³⁴. Le déferlement de revues d'inspiration étrangères, dominées par l'image et par l'humour,

a placé les autres éditeurs dans l'obligation de réagir afin de ne pas disparaître. Chacun a alors élaboré, avec plus ou moins de réussite, sa propre stratégie de survie³⁵.

Certains journaux, comme *Lisette*³⁶ ou *Fillette*³⁷, cèdent à une conception éditoriale plus américaine. *La Semaine de Suzette*, quant à elle,

reste fidèle à une formule éprouvée depuis le début du siècle sans connaître – dans les années d'entre-deux guerres – d'effritement de son lectorat³⁸.

³⁰ MARCOIN F., « Trois journaux « catholiques », in CRÉPIN T. et HACHE-BISSETTE F. (dir.), *Les presses enfantines chrétiennes...*, op. cit., p. 74.

³¹ L'auteur pressenti étant grippé, Jacqueline Rivière aurait imaginé une historiette et confié le dessin en urgence à J.P. Pinchon.

³² CRÉPIN T., *Haro sur le gangster ! la moralisation de la presse enfantine* (de 1934 à 1954), CNRS Editions, Paris, 2001, p. 13.

³³ Dont le nom est associé au *journal de Mickey*, qu'il lança sur le marché français en 1934 (maison d'Édition Opéra Mundi).

³⁴ Qui a, par le biais de sa maison d'édition Editions mondiales, lance en 1935 le magazine *Hurrah !* en rachetant les droits de comic strips américains.

³⁵ CRÉPIN T., *Haro sur le gangster...*, op. cit., p. 55.

³⁶ Parution des éditions Montsouris destinée aux jeunes filles de 7 à 15 ans (de 1921 à 1973).

³⁷ Magazine des éditions Offenstadt, concurrent direct de *La Semaine de Suzette*, il cessera de paraître en 1964. Le magazine devient *Fillette Jeune fille* en 1956 pour toucher un lectorat d'adolescente.

³⁸ CRÉPIN T., *Haro sur le gangster...*, op. cit., p. 62.

Comme l'indique Thierry Crépin,

Gautier-Languereau n'a même pas pris la peine d'envisager une réponse et a conservé à l'identique son illustré fétiche, *La Semaine de Suzette*³⁹.

Visiblement donc, pour la maison d'édition, la meilleure défense est la stabilité.

Après la seconde guerre mondiale, différentes organisations dénoncent l'immoralité, l'irréalité, l'incitation à la délinquance des nouveaux illustrés d'inspiration étrangère. La presse enfantine est alors placée – par la loi du 2 juillet 1949 portée par Vincent Auriol – sous tutelle de la commission de surveillance et de contrôle des publications destinées aux enfants et adolescents. La teneur de la *Semaine de Suzette* en épouse les recommandations : elle associe divertissement et effort intellectuel, représente la femme « dans sa psychologie propre » et « lui rend[re] les attitudes conformes au rôle de son sexe⁴⁰ », plonge les enfants dans un univers fictionnel mais réaliste, présente des êtres de fiction à taille humaine plutôt que des héros, et propose des protagonistes dont les qualités permettent une identification claire au Bien. Les éditions Gautier-Languereau se soumettent aux directives de la commission – ou y voient la justification de leurs choix éditoriaux⁴¹ : c'est alors une formule expérimentée – presque figée – que conserve la maison. Mais, si cette réponse a paru fonctionner face à l'envahissement de la presse française par les journaux étrangers, elle ne saura constituer une stratégie appropriée pour s'adapter à une société française en profonde mutation : le fossé se creusera entre le magazine et son lectorat.

L'étude de la dernière décennie de parution permet alors de mesurer des stagnations, mais aussi des évolutions : la rédaction paraît en tension entre la fidélité à la teneur initiale de son journal, et le souci – vain cependant – de rejoindre son lectorat, dans toute son actualité.

Pour quelles jeunes filles ?

La semaine de Suzette, si elle présente des jeunes héroïnes fines et débrouillardes, et bien que ses rédactrices en chef aient elles-mêmes, en tant que femmes, prouvé leur indépendance et leur liberté, offre tout de même une vision assez traditionnelle de la femme qu'elle maintient dans un rôle premier maternel et domestique. A la fin de son ouvrage *Mon histoire des femmes*, M. Perrot résume ainsi les revendications principales des féministes : la première est le droit au savoir, par la lecture, l'écriture et l'accès aux enseignements. Cet aspect est tout à fait partagé par la rédaction de *La Semaine de Suzette* : la revue œuvre largement pour la vulgarisation culturelle et littéraire. La seconde est le droit au travail. Les lectrices de *La Semaine de Suzette* n'ont pas l'âge d'une activité salariée, bien entendu, mais elles s'interrogent souvent sur leur avenir. En réponse à leurs questionnements – formulés dans les courriers des lectrices – sont suggérés différents métiers, mais toujours est

³⁹ CRÉPIN T., *Haro sur le gangster...*, *ibid.*, p. 70.

⁴⁰ Compte rendu de la commission en janvier 1955. On peut s'interroger sur ce « rôle conforme » : il s'agit certainement de ne pas présenter de figures féminines trop séduisantes, conquérantes et libérées.

⁴¹ Ce qui n'a pas été le cas d'hommes puissants et fortunés comme Paul Winckler ou Cino Del Duca qui, sans affronter frontalement la commission, ne s'y sont pas absolument soumis.

soulignée la noblesse du travail domestique. *La Semaine de Suzette* a participé à ce que la petite fille se cultive, accède à une lecture riche, mais elle n'a pas su refléter ses nouvelles interrogations et attentes. Par adhésion sans doute à des valeurs fortes considérant que la femme est pilier de la famille et pleinement dans son rôle lorsqu'elle est mère et épouse, par difficulté à prendre en compte un lien nouveau entre filles et garçons – la mixité s'étend dans les écoles⁴² et dans les mouvements de jeunesse –, par fidélité sans doute un peu rigide à un ton éprouvé durant des années, *La Semaine de Suzette* a semblé hésiter à accompagner ce mouvement d'ouverture des jeunes filles, désormais face à tant de possibles.

De tardives expérimentations artistiques

La photographie, entre modernité et médiocrité

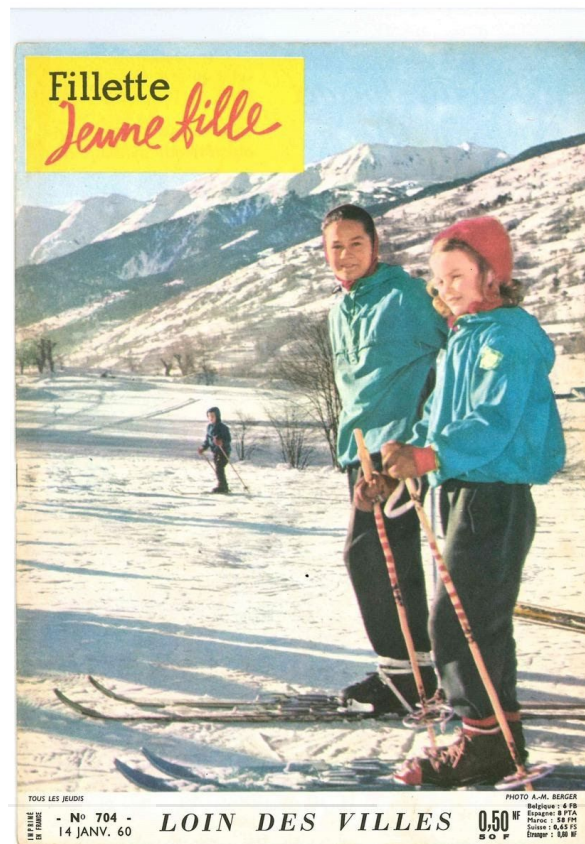
Exemple d'innovation médiologique, la photographie fait une entrée progressive dans la revue à partir des années 1950, en particulier par le biais du roman-photo. Si le lecteur du XXI^e siècle pose sur ce genre un regard parfois négatif : postures figées, personnages stéréotypés, pauvreté des textes, nul doute que la lectrice de *la Semaine de Suzette* ait apprécié son introduction au sein de la revue. Le roman-photo se prête ici à des histoires modernisées, et à des thématiques moins conventionnelles. L'histoire « *le roman de l'orchidée* » par exemple met en scène une jeune fille, Evelyne, chargée par son frère de masquer les traces de son trafic de stupéfiant. Naïvement, elle laisse sous les yeux de l'inspecteur un bouquet de « chanvre indien », dont « tant de pauvres gens sans volonté⁴³ » ont fait la malheureuse expérience.

Introduisant cet art de la photographie au sein de la revue, l'on peut s'étonner du fait que la rédaction n'ait pas opté pour une première de couverture photographique. En effet, certains magazines concurrents comme *Nade*⁴⁴ ou *Fillette Jeune fille* font ce choix : notons par exemple le numéro 704 de cette dernière revue qui présente la photographie des deux jeunes filles souriantes au ski, au milieu d'un paysage enneigé.

⁴² LELIEVRE F. et C., *Histoire de la scolarisation des filles*, Nathan, Paris, 1991, p. 174.

⁴³ *La Semaine de Suzette*, 17 juillet 1958, n° 59, p. 19.

⁴⁴ Publiée par la Maison de la Bonne Presse, la revue hebdomadaire *Nade*, prolongement de *Bernadette*, paraît de 1963 à 1973.



Imiter sans exploiter : le dessin des couvertures de *La Semaine de Suzette* semble pourtant s'inspirer largement de la photographie ! En témoigne la quatrième de couverture de la dernière revue⁴⁵ : le visage souriant l'illustrant a pour inspiration le « keep smiling » venu d'Amérique et popularisé à partir de 1937 par le magazine *Marie-Claire*⁴⁶.



⁴⁵ Collection personnelle.

⁴⁶ CRÉPIN T., *Haro sur le ganster...*, op. cit., p. 60.

Le dessin semble ici approcher au plus près l'expérience photographique – symptôme d'une rédaction qui perçoit la tendance, mais choisit la sécurité du maîtrisé. L'exploitation de l'image photographique marque la volonté de la rédaction de coller à de nouvelles formes d'expression ; pourtant, par son apparition tardive et la faible place qui lui est accordée, la photographie – isolée ou illustration de l'histoire – n'a pas permis le renouveau escompté, et a même semblé artificiellement plaquée dans une revue qui n'en maîtrisait pas tous les codes.

La BD, une expérience charnière

Les « comics », arrivés en France en 1934, plaisent immédiatement aux enfants qui sont attirés par ces journaux qui, pour quelques centimes par semaine, leur offrent des images à contempler, en supprimant tout effort de lecture⁴⁷.

Proposant westerns, science-fiction, histoires policières et aventures de héros, certains journaux illustrés voient le jour à cette époque : Jumbo, l'aventure, le journal de Mickey, Hurrah, Junior⁴⁸. La plupart ne disparaîtront pas après la guerre, mais la mode est lancée. D'après A. Fourment, la bande-dessinée devient alors « le sang vital de la presse »⁴⁹. T. Crépin présente quant à lui cette révolution de la bande-dessinée comme le bouleversement le plus important qui caractérise la presse enfantine entre 1934 et 1949, en ce qu'elle apporte « le son [...] mais également le mouvement [...], et [elle] libère l'image des textes qui l'encombraient »⁵⁰. *La Semaine de Suzette* cède des années plus tard à cette tendance des journaux à se tourner vers la bande-dessinée, tant la tradition de l'écrit long est ancrée dans ses caractéristiques. De plus, cet art est sujet à polémique : certains le jugent laid et nuisible à l'apprentissage de la lecture, d'autres estiment que c'est un vecteur habile de messages, religieux, éducatifs ou politiques. C'est donc à partir de 1956 seulement que la BD à proprement parler intègre la revue, par les quatrièmes de couverture qui lui sont toutes réservées. L'intrigue – récits exotique, animalier, fantastique, futuriste – est variée, mais présente le plus souvent une trame policière ou ménage un effet de suspense. Même si le regard est encore empreint de paternalisme, ethnocentré et parfois caricatural, la BD s'ouvre également au monde et à la variété des paysages, cultures et modes de vie. Elle exploite également les nouvelles découvertes technologiques et scientifiques – en traitant par exemple du thème de la conquête de l'espace⁵¹.

⁴⁷ FOURMENT A., *Histoire de la presse des jeunes...*, op. cit., p. 169.

⁴⁸ Leur tirage global dépasse deux millions d'exemplaires chaque semaine.

⁴⁹ FOURMENT A., *Histoire de la presse des jeunes...*, op. cit. p. 284.

⁵⁰ CRÉPIN T., *Haro sur le gangster*, op.cit., p. 23.

⁵¹ « XT1 Satellite », *La Semaine de Suzette*, 17 juillet 1958, n°34, p. 20.



Quand l'expérimentation porte ses fruits

La revue des dernières années semble donc hésiter sans cesse entre tradition et modernité, et courir après son temps plus que de l'épouser. Le magazine, plus aéré, coloré et morcelé, propose un mode de lecture différent. Cependant certains choix vont vers la médiocrité plus que vers la modernité (qualité du papier, finesse du dessin, clarté des histoires). Les expériences éditoriales exposées : recourir davantage à l'image, proposer la lecture de bandes-dessinées, être témoins des progrès scientifiques et technologiques, si elles sont perceptibles, sont trop frileuses et tardives pour endiguer la baisse des tirages de la revue⁵². La maison Gautier-Languereau semble prendre conscience de ce vent nouveau, mais refuser d'entrer dans un franc changement, comme l'ont pourtant amorcé plusieurs autres magazines.

⁵² Le nombre de tirage de *La Semaine de Suzette* est presque réduit de moitié entre les années 1953 et 1956 : de 100 000 tirages pour la première année, l'on passe à 50 000 (hors abonnement) pour la seconde.

Fortes de la conviction que « ce qui intéresse un enfant de quatorze ans n’amuse pas un enfant plus jeune⁵³ » se développent dans ces années de nombreuses publications à destination particulière des adolescents, ou des tout-petits⁵⁴. Initiant un mouvement tout à fait actuel et souligné par J. M. Charon – « Plus le média se développe au fil des décennies et plus il renforce cette segmentation [du public et de la thématisation de son contenu]⁵⁵ » – les éditeurs distinguent des tranches d’âge resserrées, considérant les spécificités de chaque âge. *Fillette Jeune fille, Lisette, Bernadette*⁵⁶ et *Ames Vaillantes*⁵⁷ se tournent alors résolument vers la tranche haute de leur lectorat et adoptent des codes propres aux attentes de ce public adolescent : bandes-dessinées de qualité, récits clos plus que romans à suivre, rubriques cinéma, « people », mode et beauté. Deux de ces magazines se réinventeront même en imaginant une renaissance : Bernadette deviendra *Nade* (1963-1973), *Ames vaillantes J2 Magazine* (1963-1974) puis *Djin* (1974-1981).

Evoquons enfin le « Cheval de Troie⁵⁸ » de l’envahissement de la France par la bande-dessinée américaine, *Le Journal de Mickey*⁵⁹, excellent exemple d’audace éditoriale. Ce journal, sensible aux influences étrangères – par la prédominance dans ses pages de la bande-dessinée – l’est également à celles des revues « historiques » (dont *La Semaine de Suzette*) par les conseils de bon ton d’un sage « oncle », la correspondance et le fonctionnement en club, la matière historique ou littéraire : sa conception s’adapte à une certaine tradition française. Son extraordinaire longévité s’explique certainement par un ton enlevé et léger plus que moralisateur ou informatif, par la clarté et la brièveté des histoires, ainsi que par la cible enfantine et mixte clairement définie. *La Semaine de Suzette* en son temps avait proposé une formule novatrice, mais la véritable révolution, celle d’oser être clairement dans l’image et dans l’humour, tout en satisfaisant aux exigences de l’époque, vient par *Le journal de Mickey*, revue dont la parution perdure encore aujourd’hui.

⁵³ FOURMENT Alain, *Histoire de la presse des jeunes...*, op. cit. p. 333.

⁵⁴ *Salut les copains* par exemple pour les adolescents mélomanes, et *Le Journal de Nounours* pour les tout-petits.

⁵⁵ CHARON J.-M., « La presse magazine. Un média à part entière ? », *Réseaux*, 2001 (n ° 105), p. 53 – 78, <https://www.cairn.info/revue-reseaux1-2001-1-page-53.htm>.

⁵⁶ Née en 1914 aux éditions de La Bonne Presse, cette revue confessionnelle perdure jusqu’en 1963, et est ensuite prolongée par la revue *Nade* (1963-1973).

⁵⁷ Lancé en 1937 par l’Union des Œuvres catholiques de France comme pendant féminin de l’illustré *Cœurs Vaillants*.

⁵⁸ CRÉPIN T., *Haro sur le gangster...*, op. cit., p. 14.

⁵⁹ Lancé au mois d’octobre 1934 par Paul Winkler.

Conclusion

Des revues des premières années de parution, nous avons noté la densité de lecture permise par la place centrale des récits, l'attrait précoce pour l'image, la volonté de vulgarisation culturelle et « scientifique », la transmission de valeurs fortes, l'importance de la notion de communauté. La modernité de *La Semaine de Suzette*, au début du siècle, tient donc à cette alliance de légèreté et de profondeur morale. La volonté d'expérimenter s'exerce autant pour la jeune fille qui découvre une revue à la fois bien à elle et en lien avec l'autre, que par les innovations d'une rédaction qui finalement réunit avant l'heure tous les ingrédients d'une presse moderne.

L'histoire de la revue met ensuite en lumière plus de continuités que de ruptures, parfois même plus de repli que de modernité. *La Semaine de Suzette* ne reste pas sourde aux changements de son temps : elle offre une plus grande fluidité de lecture, propose une vision moins convenue de la jeune fille, pressent et accompagne la place centrale de l'image. Pourtant le déclin puis la cessation de la revue ne peuvent que montrer la rupture progressive entre cet illustré et son lectorat. *La Semaine de Suzette* n'a pas su rejoindre sa lectrice dans ce qui faisait sa vie, dans ses centres d'intérêts et expériences nouvelles : intimité et liens aux autres, cinéma, radios, sorties, voilà ce qui occupe désormais la jeune fille et que ne reflète que très peu la revue. Le magazine, s'il a été novateur en proposant très tôt des histoires illustrées – ancêtres de la BD – n'a pas su accompagner le virage essentiel vers une bande-dessinée de qualité⁶⁰, pas plus qu'il n'a pris conscience de sa cible inadaptée : le mouvement d'autres revues vers une cible redéfinie, le plus souvent mixte, met en lumière la résistance de *La Semaine de Suzette* à redéfinir son lectorat. Car en 1960, plus rien de la cible initialement visée – la jeune fille de 7 à 14 ans, de sensibilité catholique – ne revêt de réalité sociale : le féminisme et la laïcité gagnent du terrain, la mixité s'étend, enfance et adolescence se distinguent.

Pour survivre, il aurait fallu se préciser, se réinventer, et peut-être se trahir. Car la revue n'aurait désormais plus été véritablement elle, or c'est sur une assise singulière qu'elle a fondé toute son histoire. Est ici introduite ici une notion inhérente à celle d'expérience : la question de l'identité. Faire des expérimentations nouvelles, s'inspirer d'expériences observées, oser mêler fruits de l'expérience et usages nouveaux, c'est accepter de rejouer ou de déplacer son identité. L'expérience est prise de risque, interrogation de ses fondements et valeurs, elle est mouvement vers l'inconnu. C'est ce que refuse *La Semaine de Suzette* au milieu du XX^e siècle, lorsqu'elle oscille entre adhésion et résistance, entre transmission pérenne et nouveauté, entre élan et frilosité, par difficulté sans doute à passer de la verticalité d'une transmission d'expérience à l'horizontalité d'un partage d'expérimentations nouvelles.

⁶⁰ A l'inverse de la presse belge (par les illustrés *Tintin* et *Spirou*) qui proposent des bandes-dessinées à la fois exigeantes, drôles et aventureuses.

Bibliographie

BRILLANT-RANOU Nathalie, « *L'expérience littéraire : création, lecture et transmission ?* »
https://remue.net/IMG/pdf/13_Brillant_Rannou.pdf

CHARON Jean-Marie, « *La presse magazine. Un média à part entière ?* », *Réseaux*, 2001/1 (n° 105).
<https://www.cairn.info/revue-reseaux1-2001-1-page-53.htm>

COUDERC Marie-Anne. *La Semaine de Suzette, Histoire de filles*. Paris : CNRS éditions, 2005. ISBN : 2-271-06339-6

CRÉPIN Thierry et HACHE-BISSETTE Françoise (dir.). *Les presses enfantines chrétiennes au XXème siècle*. Artois Presses Université, Arras, 2008. ISBN : 978-2-84832-083-0

CRÉPIN Thierry, *Haro sur le gangster ! : la moralisation de la presse enfantine, 1934-1954*. CNRS éditions, Paris, 2001. ISBN : 2271059526

FOURMENT Alain, *Histoire de la presse des jeunes et des journaux d'enfants (1768-1988)*. Edition Eole, Paris, 1987. Collection « la mémoire des Marbres ». ISBN 2-86333-006-3

GAJOTTI Florence, *expériences de la parole dans la littérature de jeunesse contemporaine*, Introduction : du droit de parler à l'expérience de la parole. <https://books.openedition.org/pur/39795>
La Semaine de Suzette, Editions Gautier-Languereau, Paris, revues du 13 décembre 1906, n°46 au 25 août 1960, n°144

LELIÈVRE Françoise et Claude, *Histoire de la scolarisation des filles*, Repères pédagogiques, édition Nathan, Paris 1991. ISBN : 2 09 181921-2

MARCOIN Francis, « *Trois journaux « catholiques »* », in CRÉPIN Thierry et HACHE-BISSETTE Françoise (dir.) *Les presses enfantines chrétiennes au XXème siècle*, Artois presses Université, Arras, 2008. ISBN : 978-2-84832-083-0

MARTIN Serge et Marie-Claire, *Quelle littérature pour la jeunesse ?*, Paris : Editions Klincksieck, 2009. ISBN : 978-2-252-03709-6

MUNDSCHAU Laurence, « *Marie-Anne Couderc, La Semaine de Suzette. Histoires de filles* », *Questions de communication* [En ligne] , mis en ligne le 01 juillet 2007.
<http://journals.openedition.org/questionsdecommunication/7418>